

GRAND PRIX
FESTIVAL DE L'ALPE D'HUEZ 2016

PRIX DU PUBLIC
FESTIVAL DE L'ALPE D'HUEZ 2016

PRIX MICHEL GALABRU
PRIX D'INTERPRÉTATION
FESTIVAL DE L'ALPE D'HUEZ 2016

QUAD ET KISSFILMS PRÉSENTENT

FATSAH BOUYAHMED
LAMBERT WILSON
JAMEL DEBBOUZE

La vache

UN FILM DE
MOHAMED HAMIDI

©JEAN-CLAUDE LOTHER - CRÉDITS NON CONTRACTUELS

QUAD ET KISSFILMS PRÉSENTENT

GRAND PRIX
FESTIVAL DE L'ALPE D'HUEZ 2016

PRIX DU PUBLIC
FESTIVAL DE L'ALPE D'HUEZ 2016

PRIX MICHEL GALABRU
PRIX D'INTERPRÉTATION
FESTIVAL DE L'ALPE D'HUEZ 2016

La vache

UN FILM DE
MOHAMED HAMIDI

AVEC
FATSAH **BOUYAHMED**, LAMBERT **WILSON**, JAMEL **DEBBOUZE**

LE 17 FÉVRIER

Distribution :
Pathé Distribution
2, rue Lamennais
75008 Paris
TÉL. : 01 71 72 30 00

Matériel téléchargeable sur www.pathefilms.com

Presse :
AS COMMUNICATION
Sandra Cornevaux et Audrey le Pennec
8, rue Lincoln – 75008 Paris
TÉL. : 01 47 23 00 02
www.ascommunication.fr





L'HISTOIRE

Fatah, petit paysan algérien n'a d'yeux que pour sa vache Jacqueline, qu'il rêve d'emmener à Paris, au Salon de l'Agriculture. Lorsqu'il reçoit la précieuse invitation devant tout son village ébahi, lui qui n'a jamais quitté sa campagne, prend le bateau pour Marseille, et traverse toute la France à pied, direction Porte de Versailles.
L'occasion pour Fatah et Jacqueline d'aller de rencontres en surprises, et de vivre une aventure humaine faite de grands moments d'entraide, et de fous rires. Un voyage inattendu et plein de tendresse, dans la France d'aujourd'hui.



MOHAMED HAMIDI, LE RÉALISATEUR

Né à Bondy le 14 Novembre 1972, Mohamed Hamidi a suivi un parcours assez original, avant d'arriver au cinéma. D'abord professeur agrégé en économie-gestion à Bobigny, il a dédié son temps à l'éducation des jeunes de banlieue. Entre 2005 et 2006, il devient chroniqueur politique sur Canal Plus et crée le Bondy Blog. Également musicien, il collabore une première fois avec Jamel Debbouze en 2006, en composant la musique du Jamel Comedy Club. C'est là que sa collaboration avec Jamel se développe, et il prendra le rôle de directeur artistique chez Kissman Productions, la maison de production fondée par l'humoriste. De là, il mettra en scène le Festival Marrakech du Rire dont il est toujours le directeur artistique, mais co-écrira aussi le one-man show « Tout sur Jamel » de Jamel Debbouze, ou encore le premier spectacle de Malik Bentalha, « Malik se la raconte ».

Après plusieurs expériences de mise en scène au théâtre et à la télévision, Mohamed Hamidi se lance enfin en 2013, dans la réalisation de son premier film NÉ QUELQUE PART. Un film personnel sur l'identité, qu'il écrira avec Alain-Michel Blanc. Deux ans plus tard, il retrouvera son co-scénariste pour l'écriture de son deuxième film, LA VACHE avec Fatsah Bouyahmed, Lambert Wilson et Jamel Debbouze.





RENCONTRE AVEC MOHAMED HAMIDI

Résumez-nous l'histoire du film.
Un petit paysan algérien aime tellement sa vache Jacqueline qu'il rêve de la faire concourir au Salon de l'Agriculture. Quand sa demande est enfin acceptée, il l'emmène à pied jusqu'à Paris, en semant tout le long de sa route sa bonne humeur, sa naïveté et son humanité auprès des gens qu'il rencontre.

Comment cette idée vous est-elle venue ?
Faire un road-movie à travers la France me trottait dans la tête depuis longtemps. C'est un pays que je connais plutôt bien parce qu'à partir de l'âge de 17 ans, et pendant des années, je l'ai beaucoup traversé en faisant notamment des colos, en tant qu'animateur. Et quand des gamins des quartiers rencontraient des locaux, paysans ou autres, ça donnait des moments extraordinaires qui m'ont beaucoup touché. Un jour, Fatsah, que je connais depuis dix ans, m'a parlé d'un de ses oncles, passionné d'agronomie et d'engrais, qui lui demandait régulièrement des infos sur le Salon de l'Agriculture qu'il aurait adoré visiter. J'ai fait, avec LA VACHE, le mix de tout ça. Je pense qu'inconsciemment, j'ai été marqué par LA VACHE ET LE PRISONNIER que j'ai vu dix fois dans ma jeunesse et aussi, par LITTLE MISS SUNSHINE, A STRAIGHT STORY, des road-movies que j'ai trouvé passionnants.

Vous êtes trois à avoir signé le scénario. Comment avez-vous travaillé ?
J'ai bossé sur les grandes lignes de l'histoire avec Alain-Michel Blanc, pendant quasiment un an. Fatsah est arrivé à la phase des dialogues, mais il était au courant de la progression du scénario, parce que je souhaitais qu'il joue le rôle principal. On s'est inspiré de nos pères pour créer ce personnage, mais il fallait que les mots sonnent dans sa bouche et comme on a l'habitude d'écrire ensemble, notamment pour le Marrakech du Rire, on s'est beaucoup amusé.

On rit beaucoup tout au long de ce périple mais on est aussi attendri et souvent ému. Qu'avez-vous voulu dire à travers la réaction de tous les gens que Fatah rencontre ?
Souvent, pendant l'écriture du scénario, on m'a fait le reproche d'être trop naïf et trop dans les bons sentiments. J'ai pourtant tenu ce parti-pris jusqu'au bout. Comme dans *Les Lettres persanes,* quand une personne parée de bonnes intentions et d'une nature positive arrive dans un milieu inconnu, elle récolte ce qu'elle sème. J'avais envie qu'il rencontre des gens accueillants, et ouverts avec lesquels un échange était possible. Avec une espèce de grâce, de simplicité, d'inconscience et de gentillesse, il se permet de tout dire et non seulement les gens ne lui en veulent pas, mais ils l'adorent. Mon père, d'origine rurale aussi, était comme ça, très premier degré, mais d'une manière tellement bon enfant que personne ne le prenait mal. Je ne voulais pas être dans l'agressivité et dans le stéréotype du rejet systématique de l'immigré. Je pense d'ailleurs qu'aujourd'hui, un mec qui se baladerait sur les routes avec une vache provoquerait cette sympathie-là. Surtout quelqu'un comme Fatah.

Fatsah Bouyahmed jouait déjà dans NÉ QUELQUE PART votre dernier film. Avez-vous pensé à lui en écrivant le rôle ?
Tout de suite. Il n'y a pas beaucoup d'acteurs qui soient capables, comme lui, de véhiculer à la fois

de l'humour, de la poésie et de la sincérité. L'autre élément important, c'est qu'il n'est pas connu. Le spectateur lambda a vraiment l'impression que ce mec sort du bled avec sa vache. Mais, franchement, cela n'a pas été facile de l'imposer. Quand on expliquait aux distributeurs ou aux chaînes que l'on voulait faire un film avec un arabe inconnu qui traversait la France avec une vache... ce n'était pas gagné d'avance !

Comme dans votre premier film, on a l'impression que vous attachez beaucoup d'importance aux personnages secondaires qui, de la journaliste parisienne, aux paysans, en passant par les artistes de la fête, sont tous formidables.

Alain-Michel Blanc avec lequel j'ai déjà écrit mon premier film m'a appris quelque chose d'essentiel : même si un personnage secondaire n'a que trois minutes dans le film, il faut prendre le temps de lui faire une bio, d'écrire ce qu'il veut, d'où il vient, ce qu'il va apporter au personnage principal et vice versa. C'est un travail hyper utile pour briefer le comédien ensuite. Pour moi, pendant sa scène, un personnage secondaire devient le personnage principal.

Pourquoi le bled est-il quasi omniprésent dans vos deux films ?

Sans doute, pour reconstituer un passé que je n'ai pas eu. Ce qui m'intéresse aujourd'hui, ce sont mes racines, mes parents et le choc que l'immigration a représenté pour eux. Je ne veux pas parler des banlieues, ce que j'ai beaucoup fait par ailleurs quand j'étais prof à Bobigny ou avec le Bondy Blog. Je trouve plus intéressant de faire connaître ce personnage drôle, simple et naïf.

La scène dans laquelle Philippe, le comte, écrit pour Fatah une lettre d'amour à sa femme est irrésistible.

J'avais déjà traité le rapport père/fils mais pas celui entre les hommes et les femmes. Les couples au bled sont très pudiques. Ils n'ont jamais de gestes d'attention l'un envers l'autre, ne se donnent jamais la main et ne s'embrassent jamais en public. Ils n'osent aucune démonstration mais, au bout du compte, l'amour passe, bien sûr, entre eux. J'ai toujours été étonné de voir à quel point nos parents étaient réservés sur les sentiments. Mais quand on est attentif aux chansons qu'ils écoutaient, comme celles de Oum Kalthoum par exemple, c'est d'un romantisme absolu avec une inflation de « je t'aime », « tu me manques », « mon amour » etc. Je montre ce paradoxe dans cette scène, qui est ma préférée où Fatah dicte une lettre à Philippe (Lambert Wilson) pour tenter de reconquérir sa femme.

Pensez-vous que LA VACHE est aussi un film politique ?

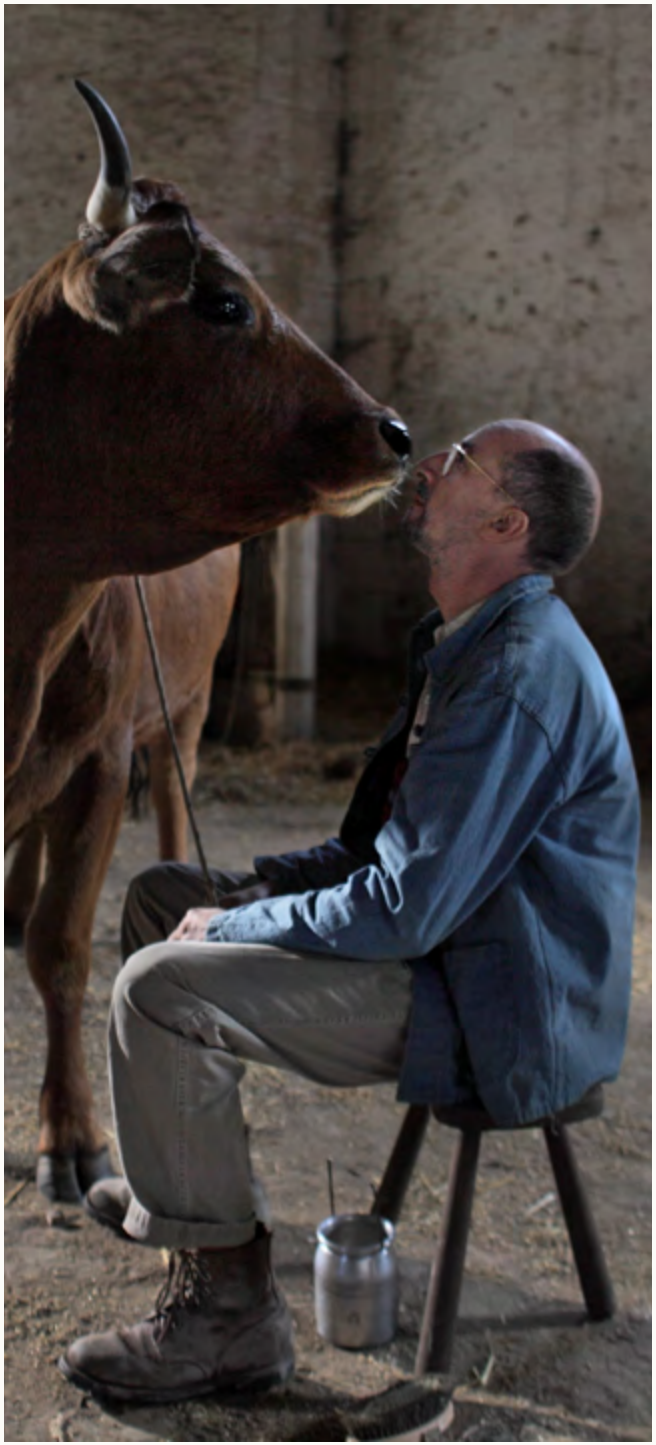
Malgré les apparences, oui ! Mais comme dans les fables, il était important pour moi que cela soit induit et pas démontré. En ces temps troubles où certains veulent opposer les religions et les modes de vie, je voulais montrer que les individus, d'où qu'ils viennent, peuvent cohabiter et partager des choses malgré les différences de culture, de statut social, de religion... C'est dans cet esprit-là que j'ai été élevé. Un exemple ? Quand Fatah, musulman pratiquant qui prie tranquillement dans son coin, voit pour la première fois une église, il est tout content d'y entrer pour la visiter. Comme mon père qui, en vacances, nous disait « Venez, on va voir comment c'est à l'intérieur ». Il saluait le curé et lui posait plein de questions ! Cette curiosité, cette simplicité dans l'échange, cette ouverture en quelque sorte, c'est hyper politique pour moi, mais à hauteur du personnage. Fatah voit aussi des manifs d'agriculteurs et d'éleveurs, des pancartes avec des slogans contre les quotas laitiers, la désertification des campagnes...C'est un paysan d'Algérie qui débarque avec ses rêves en France et qui découvre que, là aussi, les gens sont dans la merde.

Pourquoi dit-il qu'à la TV algérienne, on ne voit que des hommes à moustache ?

Au départ, je voulais qu'il dise : « Chez nous t'allumes la télé, tu vois Bouteflika ! Tu changes de chaîne, Bouteflika ! Tu éteins la télé, Bouteflika ! C'est télé Bouteflika ». Mais Bouteflika était hyper malade et je l'ai remplacé par le prototype du politicien algérien : des hommes en cravate avec des moustaches et c'est devenu « télé moustache ». Une façon de dire qu'en Algérie, il n'y a pas beaucoup de place pour le divertissement, ni pour une information libre et diversifiée. C'est surtout la voix du gouvernement qui s'exprime. Heureusement, la presse écrite est plus ouverte.

On connaît l'humour belge, l'humour ch'ti, l'humour anglo-saxon et, quand on écoute parler vos personnages, on découvre un humour bledard.

Les Algériens sont hyper drôles. Il faut entendre ce qu'ils s'envoient, les blagues qu'ils se racontent ! Quand je suis au bled avec mes cousins, le café du village est finalement l'un des endroits où je ris le plus au monde.



À PROPOS DE LA MUSIQUE D'IBRAHIM MAALOUF

« Depuis LE TEMPS DES GITANS, je suis fan de Kusturica. Pour moi, il est celui qui a le mieux mis en images les grandes migrations. Sur NÉ QUELQUE PART, Armand Amar, le compositeur de la musique du film, avait demandé à Ibrahim Maalouf de faire toutes les trompettes. C'était formidable. Pour LA VACHE, je voulais non seulement de la musique fanfare mais qu'Ibrahim en soit le chef d'orchestre. Armand m'a dit « Autant que tu bosses directement avec lui ». Ibrahim a lu le scénario, il était enthousiaste mais il m'a prévenu « Je veux bien essayer mais je n'ai qu'un mois et ça va être compliqué ». J'ai pris le risque. Je suis parti le rejoindre quatre jours au Liban pour écouter quelques maquettes qu'il avait faites, seul, sur son ordinateur avec sa trompette et un petit clavier. J'ai tout de suite adoré et nous avons seulement précisé quelques pistes. Ibrahim a fait une grande musique et je suis sûr qu'elle va rester. »

À PROPOS DE JACQUELINE

« On a fait un véritable casting et ça a été un gros casse-tête. Comme je ne pouvais pas emmener une vache française au Maroc — où l'on a tourné la partie qui se déroule au bled algérien — ni la vache marocaine en France, il a fallu choisir trois vaches identiques, une dans chaque pays et une doublure au cas où.... Cela fait 3 ou 4 ans ans que j'ai cette idée en tête et depuis j'allais régulièrement au Salon de l'Agriculture où j'ai vu des centaines de vaches avec un impératif : Jacqueline devait absolument être marron pour être crédible en vache algérienne. La première que j'ai retenue était une Jersiaise, mais le duo qu'elle formait avec Fatsah ne marchait pas. Elle était un peu trop petite. Ensuite, quand j'ai appris qu'il y avait un élevage de Tarentaises au Maroc, je suis allé les voir et je les ai trouvées très jolies, plus grosses, plus brunes et de bonne taille. Du coup, on a fait un casting à l'envers. J'ai d'abord choisir une belle Tarentaise au Maroc et, ensuite, j'ai cherché son sosie en France. J'ai dû en voir au moins trois cents dans les Alpes ! Les deux sélectionnées sont ensuite parties chez Pierre Cadéac, un dresseur d'animaux pour le cinéma installé à Fontainebleau. C'est là que Fatsah et Jacqueline ont fait connaissance. Pendant tout ce temps, la Jacqueline marocaine avait été mise à l'abri et engraissée. Souad Lamriki, la productrice de cinéma marocaine, l'avait confiée à un jeune garçon, Icham, pour la soigner et, en quelque sorte, l'apprivoiser. Il en est devenu dingue. On a décidé de la lui offrir en lui faisant la surprise le dernier jour de tournage. Il était fou de joie. »





RENCONTRE AVEC FATSAH BOUYAHMED

Acteur inconnu au cinéma, vous êtes pourtant le premier rôle du film. Comment avez-vous vécu l'expérience ?

D'une manière complètement jouissive ! Je n'avais jamais, de toute ma vie, travaillé, ni même espéré travailler quarante jours de suite et là, j'avais enfin l'occasion de bosser aujourd'hui, demain, après-demain... C'était une grande inconnue pour moi. Comment j'allais être ? Est-ce que j'allais décevoir ? Est-ce que j'allais attraper un rhume ? Mine de rien, j'ai beaucoup préparé tout seul ce travail. Je savais qu'il fallait que je sois en paix, en forme et super disponible. Mais, en fait, je suis un acteur. J'ai eu une longue formation à la Comedia dell'arte, j'ai passé une dizaine d'années avec un spécialiste de la comédie italienne, Carlo Boso dont j'étais le disciple et j'ai même animé des conférences-spectacles sur ce sujet. J'ai aussi joué avec un théâtre de rue dans toute la France. Puis, j'ai rejoint le Jamel Comedy Club et j'ai ensuite beaucoup travaillé avec Jamel. Mais jamais je n'aurais imaginé faire du cinéma. Quand j'ai commencé, je me suis dit « Mais c'est vrai, j'avais envie de ça aussi ».

Vous parlez dans le film comme un bledard algérien alors que vous êtes né en France et que, bien sûr, vous n'avez aucun accent ...

Il y a même des gens qui sont super déçus en m'entendant parler dans la vraie vie ! Cette façon de parler dans le film est, entre autres, celle de mon père. C'est un véritable clown ! Il a toujours fait marrer les gens. Dans la cité, tous les voisins l'adoraient même que ma mère était super jalouse parce qu'il faisait rire toutes les femmes !

Comment avez-vous collaboré au scénario ?

J'ai travaillé avec Mohamed sur tous les dialogues. Mon personnage, je le joue depuis 1997. Je l'appelais « mon père jeune » et c'était mon pendant au bled. Quand j'ai rencontré Jamel, je faisais du stand-up et, de temps en temps, je laissais la porte ouverte à mon père : « mon père dit ça ou ça. ». Ce personnage était déjà dans le premier film de Mohamed.

Vous vous connaissiez avant le cinéma ?

J'ai rencontré Mohamed via Jamel pour lequel on travaillait tous les deux. On a tout de suite été complices. Il est de Bondy, moi d'Aubervilliers, on est de la même génération et on connaît tous les deux Michel Jonasz par cœur — ce qui est quand même rare ! J'avais raconté à Mohamed qu'au bled, un oncle paysan — le seul de la fratrie de mon père qui est resté en Algérie et le seul qui sait écrire et lire en français — m'avait demandé un jour : « Tu peux me rapporter des photos du Salon de l'Agriculture de Paris ? Je voudrais tellement y aller pour voir les machines, les animaux... ». Cette histoire l'a fait marrer et lui a donné l'idée de LA VACHE.

Quel a été, pour vous, le moment le plus fort du tournage ?

Quand je me suis retrouvé face à Lambert Wilson. J'ai eu alors trois secondes de peur. Pourtant, avant, on avait beaucoup parlé, beaucoup répété tous les deux mais quand on a commencé à tourner, je ne sais pas ce qui s'est passé dans ma tête, je me suis dit : « Putain, c'est lui ! » Tout est allé très vite ! Il faut dire qu'il y a de quoi être facilement impressionné. Il a joué dans tellement de films que l'on est carrément devant le cinéma français ! Au fur et à mesure

du tournage, une relation très proche de celle de nos personnages s'est installée. Je me suis senti très soutenu et enrichi. Jusque-là, j'avais surtout bossé avec des humoristes. Ce sont des gens toujours en mouvement, qui cherchent sans arrêt à provoquer le rire. Lambert est un acteur concentré, qui se prépare sérieusement, minutieusement. Par exemple, dans une scène, il entre dans le salon pour me retrouver et il est essoufflé. Je l'ai vu partir très loin et revenir rapidement pour être… vraiment essoufflé. Maintenant, je veux faire mon métier comme lui, chercher le geste et l'attitude justes.

Au début du film, on vous voit bêcher votre jardin en fredonnant des vieux standards français d'Aznavour à Jonasz en passant par « Joe le Taxi » de Vanessa Paradis. C'est comme ça au bled, on chante les chansons françaises ?
J'ai envie de répondre que les plus gros conservateurs de la culture populaire française ce sont les Algériens. En tout cas, la génération de mon père. Pour lui, la France c'est les bonnes manières. À 75 ans, il est outré quand il voit un homme ne pas ouvrir la porte à une femme. Cette adoration de la culture française va de la chanson jusqu'aux costumes trois pièces !




culture
14

Vous avez beaucoup travaillé et improvisé avec Jamel. Vous surprend-il encore ?

Oh oui ! Déjà, Jamel et moi avons les mêmes techniques d'improvisation. Le premier sketch que j'ai fait avec lui, vers 2006, était un sketch pour la radio où je jouais le frère de Zidane au bled et lui, il m'interviewait. Je ne l'avais jamais rencontré, je me suis assis en face de lui, devant les micros et c'est parti ! Et ça continue. Jamel improvise toujours beaucoup. Quand il lit un texte, il se dit : « Ok, ça c'est drôle mais je peux trouver autre chose ». Dans la scène du camion où nous sommes tous les trois avec Lambert Wilson, il a sorti une vanne qui n'était pas dans le scénario. On a explosé de rire. On s'est vraiment beaucoup amusé tous les trois.

L'image que donne votre personnage est fragile et très tendre…

Absolument. C'est l'Arabe qui existe et que l'on connaît moins. En regardant LA VACHE ET LE PRISONNIER, il pleure en voyant Fernandel quitter sa vache, il explique à Lambert qui s'inquiète : « Je suis trop sensible pour un Arabe ». Au Maghreb, il faut se tenir droit, être fort, on n'a pas le droit d'avoir peur, on n'a pas le droit de lâcher. Lui, il n'a pas honte de ses larmes, il accepte et reconnaît ses faiblesses et il dit « J'ai besoin des autres ». Il ne craint pas de passer pour un naïf ou un idiot. Il me ressemble beaucoup.

À PROPOS DE SA RELATION AVEC JACQUELINE

« Je n'avais jamais touché, ni même approché une vache de ma vie ! J'en avais vu comme tout le monde mais, de l'autre côté d'une clôture. Et je n'étais jamais allé non plus au Salon de l'Agriculture. Au Maghreb, on ne s'adresse pas aux animaux de la même manière qu'en France. On ne leur donne pas de nom — on dit « le chien », « la vache », « l'âne » — on ne les caresse pas, on ne les approche pas. Aussi, la vache marocaine avait peur des hommes. Mais en passant du temps avec elle, en l'observant de loin, en la regardant de près, en l'écoutant respirer, j'ai fini par sentir quand elle était effrayée, fatiguée ou sereine. J'ai rencontré la vache française à Fontainebleau. Mohamed la trouvait très belle et surtout, il s'est dit qu'on aurait facilement la même au Maroc. Comme je voulais que ce soit MA vache, j'ai passé plusieurs journées à m'occuper d'elle, à la manipuler, lui donner à manger, la faire marcher, s'arrêter… Peu à peu, j'avais l'impression qu'elle me parlait. Et souvent, les gens étaient impressionnés par notre relation.

Dans la scène où, comme elle est pleine de boue, on est obligé de la nettoyer au karcher, je sentais qu'elle allait mal vivre l'expérience. On a tourné plusieurs prises, et à un moment, j'ai vu qu'elle respirait de plus en plus vite. Quand elle a commencé à secouer la tête très violemment, je me suis mis près d'elle et j'ai posé une main sur ses cornes en pensant très fort « Calme-toi, calme-toi ». Sa respiration est devenue plus régulière et elle a retrouvé une espèce de tranquillité. Tout le monde a vu ça. Ce qui m'a touché le plus c'est que, dès que l'on tournait et que l'on n'était plus que tous les deux, elle ne me quittait pas des yeux. Il s'est passé un truc que je n'explique pas vraiment, quelque chose qui arrive quand on rencontre quelqu'un avec qui, brusquement, on a tellement envie de parler qu'on en oublie de partir. »

D'OÙ VIENT LE PRÉNOM "JACQUELINE"?

« À l'époque du téléphone fixe, je donnais le numéro de la maison et mon père se plaignait car, pour lui, le téléphone ne servait qu'à communiquer avec l'Algérie. Si on parlait plus d'une minute, il intervenait : « Attention, peut-être que l'Algérie nous appelle ! ». Quand des filles téléphonaient, mes parents ne retenaient jamais leurs prénoms. Alors, mon père disait « C'est encore une Jacqueline ». Pour lui, cela signifiait : une jeune fille française. Quand Mohamed a dit qu'il cherchait un nom pour la vache, j'ai proposé : « Jacqueline ». Et il a été d'accord. »




SEMEX
FRANCE
SEMEX

RENCONTRE AVEC LAMBERT WILSON

Qu'est-ce qui vous a intéressé, amusé ou touché à la lecture de ce scénario ?
Il m'a fait rire immédiatement. Ensuite, j'ai trouvé l'écriture très enlevée, très efficace et le sujet très émouvant. C'est une histoire qui a beaucoup d'humanité, une histoire qui réunit les gens après avoir fait tomber tout ce qui les sépare. C'est ça qui m'a plu et c'est de ça que l'on a envie en ce moment. On pourrait y voir de bons sentiments mais c'est raconté sans cliché, avec une distance amusée voire parfois beaucoup d'ironie.

Présentez-nous votre personnage, le comte Philippe.
C'est un petit aristo fauché qui a perdu tout l'argent familial, un dépressif chronique que sa femme a quitté et, sans doute, un homme de culture catholique. On ne peut pas être plus éloigné que lui du paysan algérien musulman qui débarque direct de son bled ! Il vient d'un milieu socio-culturel extrêmement spécifique que je connais bien et auquel j'ai piqué une façon d'être, de s'habiller et même de parler avec un mélange de langage châtié et de jurons. En rencontrant le personnage de Fatah, il va recevoir 3 000 volts de simplicité, de bonne humeur, d'énergie et de chaleur humaine. Et finalement, grâce à ce petit bonhomme, il va sortir de son chemin amer et de son isolement et retrouver le goût de vivre.

Quel genre de réalisateur est Mohamed Hamidi ?
Comme Mohamed est aussi auteur, il connaissait très bien ses personnages et il était toujours, et de façon assez radicale, dans une très grande affirmation de ce qu'il voulait et de ce qu'il attendait. Je trouvais ça très agréable. Par exemple, comme je monte à cheval, je lui avais suggéré une scène où le personnage serait à cheval dans sa propriété. Il n'a pas voulu et il m'a très bien expliqué pourquoi : trop théâtral, un peu excessif et attendu. J'ai adoré la façon dont il me l'a dit. Sur les costumes aussi, il avait une idée très précise. Il nous a beaucoup poussé, Fatsah et moi, vers un jeu plus marqué dans la comédie. On faisait de la résistance, parce qu'on vient tous les deux du théâtre mais, en fait, il avait raison. Il a tenu bon parce qu'il savait que c'était ça la signature de son film. Ensuite, il a un vrai sens de l'humour et il a fait régner sur le plateau une ambiance très chaleureuse. On était une famille qui s'aimait, une famille de gens bien qui étaient très heureux de faire ce film.

Vous aviez déjà travaillé avec Jamel ?
Oui, on était ensemble dans LE MARSUPILAMI où je jouais le dictateur fou de Céline Dion. Je suis un fan absolu de Jamel, il me fascine complètement. Il me fait rire, bien sûr, mais je suis ébloui par son humanité, sa curiosité de tout, sa grande gentillesse. Il a toujours l'œil brillant parce que tout l'intéresse.

Jamel improvise beaucoup. Ce n'était pas déstabilisant ?
En fait, ce sont des improvisations très maîtrisées, très proches de l'écriture initiale. Et en même temps, il a un sens incroyable de la répartie et il aime raconter des histoires. Avec lui, la caméra pourrait tourner pendant des heures. Pareil avec Fatsah. Les deux sont vraiment dans cette tradition du stand-up où les gens sont capables d'improviser à l'infini.

Moi, c'est moins mon truc mais je me sentais très bien avec eux. On a eu quelques beaux fous rires d'ailleurs.

Vous vous êtes beaucoup amusé sur ce tournage.
Oui, mais ce n'est pas simplement ça. On s'est beaucoup amusé, c'est vrai, mais, avec la sensation que nous étions dans une très bonne et très belle histoire. C'est rare. Des comédies, on en fait, on se dit « c'est marrant, c'est sympa », mais là, c'était touchant et inspirant parce qu'on sentait qu'il y avait un vrai potentiel...

Pour conclure, une question indiscrète : à la fin du tournage, vous leur avez écrit à chacun une lettre personnelle très belle. C'est quelque chose que vous avez l'habitude de faire ?
Absolument pas. J'avais vraiment envie de leur dire à quel point j'avais été heureux sur le film, parce que j'avais trouvé que c'était des gens formidables, que je croyais en l'histoire, que j'avais été ému par ce que ça racontait et que c'était important que le film existe et qu'il se fasse tel qu'il s'est fait. Parfois, quand on est vraiment heureux, il faut le dire.





RENCONTRE AVEC JAMEL DEBBOUZE

Comment êtes-vous devenu co-producteur du film ?
Naturellement. C'est Mohamed qui a mis en scène mon dernier spectacle et je le trouve talentueux. J'aime sa vision des choses et sa façon de raconter des histoires du quotidien qui touchent tout le monde. Aussi, c'est le genre de réalisateur et d'histoire que j'ai envie de soutenir.

Une vache, un inconnu dans le rôle principal, cela n'a pas du être facile de trouver le financement.
Une vache et un acteur inconnu sont justement ce qu'il y a de moins cher sur le marché !

Vous avez découvert beaucoup de talents et, entre autres, Fatsah et Mohamed. Comment les avez-vous repérés ?
C'est eux qui m'ont repéré ! Quand Mohamed est venu me proposer directement son premier scénario NE QUELQUE PART, j'ai découvert un mec plein d'humour et de ressources et, en plus, avec un vrai fond. C'est un réalisateur très à l'écoute parce qu'il sait exactement où il va. Il a cette assurance des gens qui connaissent la route. Sur un tournage, je ne sais pas comment il est lui, à l'intérieur, mais on a toujours l'impression d'être avec quelqu'un de serein, de posé, de tranquille, de disponible et de très précis. Lui et moi, on partage tellement de choses, on a tellement d'affinités, qu'on n'a jamais le sentiment de bosser. Mais il ne faut pas oublier que c'est un prof d'économie, agrégé de surcroît, et que Le Prof, comme on l'appelle, ne lâche rien. Avec lui, on a le sentiment d'être dans une cour de récréation où l'on bosse.
Fatsah, lui, je l'ai rencontré à travers un sketch que j'ai vu en DVD. Il m'a fait beaucoup rire mais il m'a aussi profondément touché à la manière de Bourvil. C'est un personnage très tendre, très profond et très drôle et c'est la personne avec laquelle j'ai pratiquement le plus joué ces dernières années, que ce soit au Marrakech du rire, ou sur des sketches qu'on a partagé.

C'était différent de jouer avec lui au cinéma ?
En fait, je n'avais pas l'impression de jouer mais plutôt d'avoir en face de moi un membre de ma famille avec lequel j'ai l'habitude d'échanger. C'est quelqu'un que je connais bien, donc ça s'est fait complètement naturellement. Rares sont les gens avec lesquels j'ai ce genre de relations.

Pourquoi avoir choisi de jouer ce personnage ?
J'avais envie de faire partie de cette histoire, de l'univers de Mohamed. Il a un cinéma qui me rappelle celui des Italo-Américains. Raconter cette immigration, comme ont pu le faire Rachid Bouchareb ou Martin Scorcese, me touche profondément.

Au début du film, votre personnage a honte de ce beau-frère auquel il interdit de révéler à sa famille qu'il vit avec une Française et qu'il a des enfants avec elle. Et peu à peu il évolue...
J'aime beaucoup ce personnage que je connais profondément parce qu'il ressemble à des amis ou à des cousins. Des gens qui n'osent pas avouer qui ils sont ou quelle vie ils ont, et qui se mettent dans des situations improbables, invivables. Alors que, finalement, en parlant, ils arriveraient à dénouer leurs problèmes. Ce que j'aime dans mon personnage, c'est qu'à un moment donné,

il se prend en main et il assume ce qu'il est. Tous les personnages complexes sont intéressants à jouer, surtout quand ils évoluent.

Vous avez déjà tourné avec Lambert Wilson, quel partenaire est-il ?

La première fois où l'on s'est rencontré, sur LE MARSUPILAMI, c'était dans une jungle au fin fond du Mexique et il était déguisé en femme ! J'ai d'abord kiffé sur ses jambes ! Et on s'est tout de suite apprécié. C'est quelqu'un qui est déstabilisant par sa proximité. Il a un charisme incroyable et il est extrêmement accessible. Il est drôle, gentil, affectueux, tendre. Et il a un super blaze : « Lambert Wilson ». Il est exactement comme on a le sentiment qu'il est. Vous savez, au fur et à mesure d'une carrière, on transmet, malgré tout, quelque chose de nous. Et ce mec là n'est pas loin de ses personnages. Ce tournage était une très belle expérience. À revivre.

Pensez-vous que dans la vraie vie, un personnage comme Fatah pourrait aujourd'hui, en France, déclencher ce qu'il déclenche dans le film ?

C'est à dire s'émouvoir pour quelqu'un qui traverse tout le pays à pied avec une vache dans le seul but d'aller jusqu'au bout de ses rêves? Aider un homme sincère et plein d'humanité? Oui, je suis sur que les Français le pourraient. Ils en sont tout a fait capables et ils l'ont montré. C'est ça la France !





LISTE ARTISTIQUE

Fatah	Fatsah Bouyahmed
Philippe	Lambert Wilson
Hassan	Jamel Debbouze
Jeune reporter	Julia Piaton
Naïma	Hajar Masdouki
Mokhtar	Abdellah Chakiri
Institutrice	Amal El Atrache
Hamé Hamed	Miloud Khetib
Lucien	Christian Ameri
Cathy	Karina Marimon
Le Magicien	Patrice Thibaud
Claire	Charline Paul
Jacqueline	Catherine Davenier
Fonctionnaire	François Bureloup
Leader syndical agricole	Pierre Diot
Eleveur syndicaliste	Denis Leroy
Nicole	Brigitte Guedj
Stéphanie	Ophélia Kolb
Jeune banlieue Salon	Malik Bentalha
Samir du webcafé	Fehd Benchemsi


Karaoké
LIVE

LISTE TECHNIQUE

Réalisateur	Mohamed Hamidi
Scénario, adaptation et dialogues	Mohamed Hamidi Alain-Michel Blanc et Fatsah Bouyahmed
Musique originale	Ibrahim Maalouf
Directeur de la photographie	Elin Kirschfink
Décors	Arnaud Roth (A.D.C.)
1er Assistant réalisateur	Arnaud Esterez
Scripte	Marie Ducret
Costumes	Hadjira Ben-Rahou
Montage	Marion Monnier
Son	Pierre Excoffier
Directeur de production	Grégory Valais (ADP)
Produit par	Nicolas Adassovsky Duval Yann Zenou Laurent Zeitoun Jamel Debbouze
Coproducteurs	Romain Le Grand Vivien Aslanian Souad Lamriki Bénédicte Bellocq Eric Toledano Olivier Nakache
Producteurs délégués	Quad Kissfilms

Une Coproduction	Pathé France 3 Cinéma Agora Films 14ème Art Production Ten Films
Avec la participation de	Canal + Ciné + France Télévisions
Développé avec le soutien de	CINEMAGE 9 DÉVELOPPEMENT
En association avec	SOFITVCINE 3 Palatine Etoile 13 Cinémage 10
Avec la participation du et le soutien du	CNC Fonds Images de la Diversité
Avec le soutien de	la Commission Images de la Diversité CNC et CGET / ACSE
Avec le soutien de	la SACEM

Photos : ©JEAN-CLAUDE LOTHER